





**ROBUSQUET**

**MADRIG AUX  
ET  
MITRAILLETES**

**ROBUSQUET**

**MADRIG AUX  
ET  
MITRAILLETES**





*Illustration, conception et infographie de la couverture :*  
*Illustration et conception du logo : Robusquet*

Tous droits réservés à ROBUSQUET

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 979-10-359-6120-6

© Copyright 2018

Montréal, Québec

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

First Edition

*Ce livre a été publié en France*  
*This book was published in France*



À mes amours déçus

## PRÉFACE

*Qui veut savoir Amour et sa nature,  
Son arc, ses feux, ses traits et sa pointure,  
Quel est son être, et que c'est qu'il désire,  
Lise ces vers, je m'en vais le décrire.*

Ronsard, *Le Second Livre des Amours*, 1559.

Pourquoi madrigaliser au vingt-et-unième siècle ? Pourquoi encadrer le cœur par des vers alors que l'esprit est déjà conditionné par la langue, et celle-ci ordonnée à l'esprit ? Ne faut-il pas s'exprimer ? Et l'expression n'est-elle pas limitée par la forme ? Il paraît inutile à l'auteur de raconter ici l'évolution du madrigal depuis la Renaissance, car ce poème de genre avait été une pièce musicale polyphonique jusqu'à ce jour. Qu'avons-nous à en dire de plus ? Il est devenu un poème à forme fixe, et c'est ainsi que l'auteur a choisi de s'en servir. Tout ce qu'il veut en dire, c'est que le madrigal était, et peut être derechef, un trait d'esprit destiné à charmer une dame, un poème d'amour avant tout à caractère galant aussi bien que tendre ; telle a été sa vocation. Et, si cette vocation n'était pas figée en elle-même ? Après tout, le poète règle sa règle et cadence sa cadence. Et l'académicien scrute, critique et juge.; puis on s'en rit.

Pourtant, le madrigal a déjà eu la brièveté de l'épigramme. Est arrivé ensuite le poète Eugène Guillevic (1907-1997) qui a nommé « madrigaux » un ensemble de huit poèmes courts. Les écrivains Bonnetcorse, Voiture, Voltaire, Chateaubriand et Victor Hugo en ont

écrits ; mais, dans ce livre, l'auteur s'est inspiré de Ronsard pour en fixer la forme souhaitée : une structure de seize vers qui, du début à la fin, ne change pas. Pourquoi ? Parce que. Point.

Pourquoi madrigaliser au vingt-et-unième siècle ? Parce que. Point. Pourquoi encadrer le cœur par des vers alors que l'esprit est déjà prisonnier de la langue ? Parce que le poète est un peintre, et la langue est son pinceau rapide ; la cadence est son cadre ferme, et souvent il puise ses couleurs entre l'asile et l'abîme. C'est ainsi, on aime ou on n'aime pas.

Parce qu'un poète est condamné à vivre submergé dans l'essence des choses, nageant dans l'océan des détails furtifs, en se plaçant dans le canon absurde du non-sens. Parce qu'un poète est un paradoxe pour le monde qui le croise. Parce qu'il vit comme en retrait de l'action qu'il provoque : détaché dans la ferveur et fervent dans le détachement... Et il existe autant de poètes qu'on trouve d'asiles, d'abîmes et d'imaginations pour les peindre et les dire. Est-ce lui donner trop d'importance ? trop de gloire ? Serait-ce exagérer sa valeur sociale ? Non, mais l'autre extrême consisterait à en faire une victime incomprise. Il est ni parangon ni victime. Néanmoins, il aime ce qu'on méprise et méprise ce qu'on aime. Les mots sont ses caprices et sa voix de faix, sa force. Certes, il peut aimer les règles, pourvu qu'il en soit le législateur ; il peut aimer les cadres, pourvu qu'il soit libre de les briser ; il peut aimer la loi, pourvu qu'elle ne le contraigne pas à la transgresser ; il la transgresse. N'a-t-il pas érigé son propre tribunal qui le juge et l'acquitte constamment ? N'est-il pas sa propre académie ?

Le madrigal avait comme première vocation d'être galant et

tendre, de s'adresser à une femme, de la charmer, de l'émouvoir, c'est-à-dire de la séduire et de la conquérir. Il avait le simple but de lancer un trait d'esprit pour provoquer l'audace de l'amour. L'auteur s'est demandé quels et combien étaient les visages de l'amour, et comment un madrigal de seize vers pouvait en exprimer les traits. Il comprit que l'amour avait des milliers de traits sur ses trois grands visages, et que tout ce que l'on nomme amour, tout ce qui nous paraît être l'amour, se révélait par ces trois visages mystérieux et beaux. Il crut bon d'élargir la voie du madrigal et de lui faire dire ce qui se dit peu en poésie ; de lui faire dire ce que les deux autres visages de l'amour disent peu en poésie... Depuis des siècles, les muses parlent d'amour, mais cet amour a presque toujours été de nature conjugale. La poésie est-elle réservée aux amoureux ? Doit-on en arrêter la définition et le rôle ? Heureusement que non.

Que dit la poésie de l'amour paternel et maternel ? Que fait-elle, cette chose qu'on nomme en grec *poiein*, c'est-à-dire *faire* dans le sens de créer, de produire, de fabriquer ? Que fait-elle de l'amour filial, sororal et fraternel ?

Et si le madrigaliste avait une muse médisante ? Si elle était une gorgonne sortie droit de l'Hadès, quels madrigaux écrirait-il ? Seraient-ils toujours des madrigaux ? Leur donnerions-nous ce nom ? Et s'ils avaient la même forme ?

Ne faudrait-il pas les nommer autrement si le madrigal demeure un poème d'amour ? Serait-il préférable pour mieux observer les traits de l'amour de placer à ses côtés ceux de la haine, de la malice et de la peur ? Ne repérons-nous pas mieux un point noir sur un fond blanc ou un point blanc sur un fond noir ? En se posant ces questions, l'auteur, qui a le bonheur et le malheur d'être poète, a

fait le choix de redéfinir le rôle du madrigal pour qu'ils serve de voix aux autres visages de l'amour, et de nommer mitraillette celui qui, par la médisance et la haine, exprime son contraire. Dans ce livre, on trouve septante-deux rondeaux fraîchement sortis du four de la muse pour nourrir les yeux gourmands. Dans le même esprit des cent quarante-quatre madrigaux, les rondeaux sont là pour stimuler les pupilles dégustatives afin qu'on savoure le met fin des mots forts et faibles, assaisonnés du sang, de la sueur et des larmes de la bienheureuse crapulerie de l'espèce. Oui, ces rondeaux ont été préparés tant pour le bourgeois constipé que pour le paltoquet miséreux aux complexes raffinés. Les tableaux sont mis pour le cœur meurtri, la rate joyeuse et les yeux enclins aux plaisirs littéraires. Les textes ouvrent la porte à l'asile robusquetin.

En fait, l'auteur cherchait un symbole, une métonymie d'objet, une allégorie pour dire la médisance, pour faire parler la malice et la haine. Il fallait trouver un objet inanimé par lequel s'exprimerait le contraire de l'amour. Quelque chose munie d'une bouche capable de cracher son vacarme, ses balivernes et son sarcasme. Une prospopée dissimulée dans une forme poétique semblable à celle qui exprime l'amour ; la même tunique pour Hercule et Nessus. Il voulait un objet inutile à l'espèce humaine, un objet créé, un objet produit, une œuvre faite par la malice humaine, par la peur, par l'argune, c'est-à-dire la dureté de cœur, par la connerie foncière et immuable de l'orgueil ; un objet, non, une preuve flagrante et irréfragable de sa stupidité. L'auteur choisit la mitraillette.

Il a choisi de faire parler le père et le fils, la mère et la fille, l'ami, le fou, le sage, et les uns aux autres. Il a voulu les faire parler de leurs amours, de leur médiocrité, de leurs haines et de leurs

misères. Il a mis dans leurs mains des madrigaux et des mitraillettes. Il a fait que chaque madrigal et que chaque mitraillette est une trainée de mots et de maux, une envolée de passions et d'idées. Bref, il a fait que chaque poème reflète *le discours d'un personnage*, celui d'un être caché entre les lignes, enfoui dans la fosse de l'anonymat...

Ainsi, laissant loin, très loin derrière lui la tradition musicale polyphonique originelle de ce genre de poème, l'auteur prit le taureau par les sabots, (puisque les cornes étaient occupées, il ne savait trop à quoi, et bien franchement il n'en avait cure) et saluant de loin, de très loin Guillevic, il souleva la bête pour ensuite la remettre sur le sol... oui, comme cela, sans solennités, sur le sol.

Il entendit l'académicien regimber contre ce geste libertaire, contre ce geste irrespectueux, effronté, disons-le, disons le mot veilli, ce geste hardi envers le taureau. Ce fut un geste qui mit l'académicien dans le plus grand inconfort. Et l'auteur, fronçant les sourcils sous son bicornes de petit homme ignorant et instruit, l'entendit faire un dégât humain dans son pantalon parfait d'académicien savant. Mais avant tout, ce que le lecteur doit comprendre, c'est qu'il ne faut pas soulever un taureau par les sabots devant un académicien, c'est interdit. Un taureau n'aime pas se faire soulever par les sabots ; peut-être aime-t-il se faire prendre pas les cornes, mais non par les sabots... Il ne faut pas ; les académiciens sont contre.

Tous les papes de la langue française ont, à plusieurs reprises, signé des bulles interdisant une pareille chose. Premièrement, on incommoda le taureau, deuxièmement on enragea l'académicien, et troisièmement, on déplait aux papes de la langue française qui, eux,

sont infaillibles. Ils veillent nuit et jour sur le troupeau francophone du monde entier en lui dictant les saintes voies à suivre afin de ne pas errer dans les sentiers de l'hérésie linguistique.

Sur quoi leur autorité est-elle assise ? L'auteur n'en est pas certain, mais un groupe d'experts scientifiques (bien que cette expertise soit douteuse) est présentement à la recherche de preuves substantielles qui permettront d'établir de façon certaine, (bien que cette certitude reste incertaine) l'immuable autorité des papes de la langue française.

Oui, c'est de cette autorité incertaine, mais infaillible et transmise textuellement de Pierre philosophique en Pierre philosophique, que l'auteur se fait oindre pape de la langue française. Et pour un bref règne de quelques pages, il prêche depuis la balustrade de son basilic, l'évangile du madrigaliste nouveau. Car le madrigaliste du vingt-et-unième siècle, soutenu par le miracle de la tradition renouvelée, en faisant face à la prose qui se pose en maitresse absolue, se revêt de la scintillante mitre du versificateur licencié ès libertés.

Ah, vite ! mettez-le dans le canon du non-sens, et canonisez-le quelqu'un !

Montréal, le 4 août 2008



# I

Mon garçon, ce matin tu m'as rempli le cœur  
D'une fierté dont seul je connais la violence.  
Après que je t'ai vu perdre sans insolence,  
Tu marchais en vaincu, mais riais en vainqueur.  
Ton œil serein songeait sans être belliqueur,  
Évitant à la fois la honte et la jactance.  
Puis, ton bel air d'athlète et ton adolescence  
Affichaient un regard aussi doux que moqueur...

Que je suis fier de toi, mon fils ! Comme je t'aime !  
Mon honneur, mon plaisir, c'est que tu sois toi-même...  
C'est que tu sois, non pas ce que je veux pour toi,  
Non plus que je te fasse à mon image même,  
Non, rien de tout cela, rien qui ne soit pour moi ;  
Mais tout ce que tu veux. Voici ce que j'espère :  
C'est qu'en te voyant croître en estime de soi,  
Tu restes dévoué à l'amour de ton père !

## II

Tu veux être un artiste, et que pour le plaisir ?  
Ah ! mon pauvre garçon... cette vie est facile  
Pour le sot fainéant, le rêveur imbécile...  
Qu'importe ! suis ton cœur, si tel est ton désir.  
Va peindre l'univers plutôt que de moisir.  
Va, mon fils ! va mouler l'obéissant argile.  
Après tout, j'ai sculpté ton enfance docile  
En salissant mes mains, en poussant maint soupir.

Je n'ai jamais compris ce que dans un lieu triste  
Pouvait trouver de gai le regard d'un artiste...  
Mais, enfin... je bénis de bon cœur ton travail :  
On a toujours besoin d'un autre idéaliste.  
Mais si la pauvreté te ramène au bercail,  
T'ayant frappé de faim et de mélancolie,  
Je serai le corbeau d'un caravansérail  
Qui d'un rêveur souffrant soigne la nostalgie.

### III

Certains t'ont condamné aux flammes de l'enfer,  
D'autres t'ont rejeté, calomnié ou pire,  
Ils en ont convaincu plusieurs à te maudire.  
Et tout ceci, mon fils, de peur qu'un être cher  
Ne soit du même sexe attiré par la chair.  
Selon mes pieuses gens, il me faut te proscrire...  
Tu aimes les garçons... Que puis-je en faire ou dire ?  
Pourquoi me damnerais-je à te livrer au fer ?

Perdrais-je ma pauvre âme à lapider la tienne ?  
Ce serait là pécher contre la foi chrétienne.  
Si Dieu le veut, mon fils, il t'en pourrait guérir ;  
Mais je crains que ta foi trop faible ne t'obtienne  
La pleine guérison, malgré ton bon désir.  
Tu nourris dans ton cœur la rage et la jouissance ;  
Et je souffre à savoir que tu te fais souffrir.  
Tu jures d'arrêter, mais ta croix recommence.

## IV

Cent nuits et cent encore, et mille fois la nuit,  
J'ai partagé le vin du vagabond des rues,  
Et par mille sentiers j'ai fait, sous mille nues,  
Mille pas pour trouver mon garçon qui me fuit.  
Reviens à moi, mon fils ! Toi, mon soleil qui luit  
Sur les grand'eaux d'une âme aux tempêtes repues...  
Dans ses gouffres profonds et sur ses ombres nues  
Viens taire dans mon cœur ce vacarme sans bruit.

Viens apaiser le fiel de ton père alcoolique  
Qui, sans toi, sombre dans l'hadal mélancolique  
Comme un béluga noir qui n'en peut remonter.  
J'ai pris, du vin chéri, le gout diabolique.  
L'odeur, mon fils, l'odeur seule peut me dompter.  
Je sais pourquoi tu fuis : j'ai volé ta jeunesse  
Et tu ne veux plus rien d'un père tourmenté.  
Pour te venger alors, tu voles ma vieillesse.

## V

Si tu sais, mon garçon, pourquoi dans ma fureur  
J'ai enlevé ta mère à ce monde macabre  
En répandant son sang avec trois coups de sabre,  
Tu méconnaissais encor la hurlante douleur  
Que me causait l'infâme, et quelle folle horreur  
Un homme peut subir quand sa femme délabre  
Ses rêves et son cœur sur la table d'anclabre.  
Ta mère a sacrifié sa vie à son voleur.

Oui, tu es son fils, et alors ? C'était ma femme.  
Avant d'être ta mère, elle a été ma flamme !  
Mais tu es jeune encor ! Que tes espoirs sont frais !  
À ton âge on espère inviolable notre âme.  
De l'amour on ignore et la ruse et les rets.  
Ô misérable vie ! Ah ! mon fils, tu t'adonnes  
Aux espoirs de ton âge alors que j'ai regrets  
D'un crime qui les brise. Et toi, tu lui pardonnes ?

## VI

C'en est fait ma chérie, enfant de ma jeunesse,  
Loin de moi, maintenant, tu feras ton chemin.  
Hier encor je croyais que tu serais demain  
Cette fillette heureuse aux yeux pleins d'allégresse  
Qui n'avait qu'à chanter pour bannir ma détresse,  
Mais cette fille allègre a pris une autre main...  
En te voyant partir, j'ai, en un tournemain,  
Senti mon cœur s'emplir d'une heureuse tristesse.

Je suis comblé pour toi, cependant je me sens  
Comme un dieu devant qui ne brule plus l'encens,  
Ou comme un tremble ancien n'ayant plus son feuillage,  
Et qui tremble le soir dès que l'astre descend...  
Reste heureuse ma fille en ce nouveau voyage,  
Voguant dans ton navire aux voiles de velours ;  
Et moi je resterai, malgré ton mariage,  
Le père qui jadis fut ton premier amour.

## VII

Depuis l'avortement, tu fuis mes yeux, ma fille...  
Ton langage a changé, tes manières aussi.  
Tu es froide envers moi. Ton cœur s'est endurci.  
De Charybde en Scylla tu plonges la famille,  
Et lentement je sens que s'effeuille le trille  
Que je t'avais donné, dont tu avais souci.  
Que je sois indulgent, que je sois sans merci,  
Je ne saurais traiter nos rixes de bisbilles.

Vais-je te rejeter ? Te chasser du foyer ?  
Peut-on chasser le ciel des rameaux d'un noyer ?  
Pourrais-je mépriser ma propre chair, que j'aime ?  
Si tu savais combien je souffre de savoir  
Que par ce geste ignoble, irréparable, extrême,  
Ma fille eut sur la vie un arrogant pouvoir...  
Ah que je vomirais tant mon âme est en peine !  
Mais si je hais ma chair j'accuse mon devoir,  
Et je ne veux nourrir envers toi de la haine.

## VIII

J'ai fait ce que j'ai pu, non ce que j'ai voulu,  
Et je ne m'attends pas à ce que tu comprennes  
De mon départ soudain les raisons souveraines,  
Après tout, t'en parler me semble superflu...  
À ton âge, ma fille, un père est absolu ;  
Ses défauts ont un fard pour qu'ils ne te surprennent,  
Et pour que tes désirs jamais ne te méprennent...  
Voilà pourquoi, s'il part, ton cœur se sent exclu.

Je t'ai abandonnée en maudissant mon geste.  
Et j'espère qu'en toi, par la grâce céleste,  
Tu puisses pardonner à ton père meurtri.  
Sur un chemin étroit j'ai fait un choix funeste,  
Et sans toi j'ai vécu l'enfer, qui m'a pétri.  
Je crains plus que jamais que tu ne m'abandonnes.  
De ma faute je suis si dignement contrit,  
Que c'est justice enfin que tu me la pardonnes.

## IX

Les nuits de ton enfance ont été sans étoiles,  
Sans rêves innocents qui les font découvrir,  
Mais un ciel noir et froid que j'ai fait recouvrir  
De mes vieux démons fous et de mes sombres voiles.  
Tu voulais t'envoler, mais prises dans mes toiles,  
Tes quatre ailes de fée ont fini par flétrir.  
À chaque fois, ma fille, en te faisant souffrir,  
J'ai crain de voir ce jour où, pris, tu me dévoiles.

Ce temps est arrivé comme un spectre de feu  
Hanter mes noirs tourments, me trainer devant Dieu,  
Et déchirer le ciel de ton âme brisée.  
Oui, ton père est un monstre. En tout temps, en tout lieu,  
— Toi qui de mes démons n'était que la risée,  
Je te portais en moi comme on garde un trésor...  
N'ayant su ta valeur, je t'ai si mal prise  
Que j'ai perdu mon cœur sur le seuil de ta mort.

## X

Adieu ma fille, adieu ma petite gazelle.  
Je n'oublierai jamais tes rires enjôleurs  
Ni dans tes doux cheveux les rubans de couleurs  
Ni tes cris enfantins l'été dans la ruelle  
Quand, le soir, tu jouais, joyeuse, à la marelle.  
Adieu, toi, mon enfant, pour qui tombent mes pleurs.  
Tu m'as quitté trop vite avec les vents voleurs,  
Qui t'ont changée aux cieux en petite hirondelle...

Vole au-delà, ma fille, au-delà de mon deuil ;  
Ne reste pas, pour moi, fidèle à ton cercueil.  
Tu seras toujours là dans le cœur de ton père,  
Toi qui fus mon honneur, ma joie et mon orgueil...  
Et lorsque la douleur de ta mort m'exaspère,  
Viens chanter dans mon cœur l'air que tu aimais tant,  
Celui que tu chantaïs à l'arbre ton compère  
Quand un bourgeon tombait de sa branche au printemps.